

AUX LECTEURS

A la demande de nos lecteurs, nous allons commencer dans notre prochain numéro, la publication du plus joli feuilleton qui ait peut-être jamais été publié jusqu'ici. Ce n'était pas notre programme tout d'abord, d'ajouter un feuilleton au SAMEDI, mais nous voulons bien satisfaire à la demande générale. Aussi nous comptons sur l'encouragement du public. Ce feuilleton plein d'émotions et rempli d'épisodes charmantes, est d'une moralité incontestable et est dû à la plume d'un des meilleurs écrivains de la langue française. Ainsi donc, achetez LE SAMEDI la semaine prochaine.

PROGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE

FRAGMENT DES PSAUMES TRADUIT EN DIFFÉRENTS SIÈCLES

DOUZIÈME SIÈCLE

Et iert ensemment cume fust tresplantet de juste les rucsals dis ewes, lequol sun fruit durrat en sun tens.

Et la foille de lui ne decurrat ; e tuit cco que il ferat serrat fait prospre.

TREIZIÈME SIÈCLE

Et il sera si com arbre que plantée est juste le cours des ewes, lequol donra son fruit en temps sasonale.

Sa foille ne cherra ; et totes choses queconque il fera, tut dis en prosperunt.

QUATORZIÈME SIÈCLE

Et il sera comme li fust qui est plantés de costé le decourement des yaues, qui donra son fruit en temps.

Et la feuille ne cherra pas ; et tout ce qu'il fera sera touz jours en prospérité.

QUINZIÈME SIÈCLE

Et il sera comme l'arbre qui est planté jouxte le cours des ewes, qui sun fruit donnera en tout temps.

Et sa feuille ne descherra ; et toutes choses que le juste fera tous jours prospereront.

SEIZIÈME SIÈCLE

Il sera comme l'arbre planté le long des eaux courantes, qu. rend son fruit en sa saison.

Les feuilles ne retomberont point ; et tout ce qu'il produira viendra à souhait.

FALSIFICATION DU COGNAC

Il se passe sous nos yeux de curieuses altérations dans le sens de certains mots dont la signification était cependant très-précise. Ainsi, dans toutes buvettes du monde civilisé, les consommateurs ne demandent plus de l'eau-de-vie ; il semble s'être entendus, depuis une trentaine d'années, pour ne plus vouloir que du cognac, c'est-à-dire la plus rare de toutes les variétés d'eau-de-vie que produise le monde agricole.

Il faudrait que les vignobles privilégiés de la Charente eussent une étendue égale à celle de la France entière pour alimenter ces flots de prétendu cognac qui ne cessent de couler dans tous les petits verres, et de s'allumer dans tous les "glorias" des plus sordides cabarets. Qu'y donne-t-on sous ce nom populaire ? Un triste alcool de betterave ou de pomme de terre, étendu d'eau et coloré par une substance sucrée. On ne peut établir la moindre similitude entre cette liqueur ardente, sans bouquet ni sève, et l'eau-de-vie parfumée que donne la distillation à bas degré des vins particuliers des environs de Cognac. Le cognac réel est comme vêtu d'une sève mucilagineuse en combinaison avec l'alcool dont elle amortit le feu, tandis que l'alcool à haut degré, privé d'adouçissant, malgré l'eau qu'on y ajoute, irrite et fatigue la poitrine du buveur. Mais les consommateurs sont ainsi faits, que plus l'eau-de-vie fabriquée s'éloigne du type, et plus ils s'obstinent à faire du mot *cognac* l'appellation générale de tous les mélanges d'alcool et d'eau édulcorée, où souvent il entre de l'acide sulfurique. — "Garçon ! du cognac !" — Et le garçon imperturbable verse indéfiniment le cognac demandé. Heureux buveur, qui croit au cognac... jusqu'aux jours de la maladie !

Quand on ne connaît guère les hommes, on peut les admirer ; quand on les connaît mieux, on doit les mépriser, et quand on les connaît parfaitement, il faut les plaindre.

DANS LES CHARS URBAINS



Le monsieur maigre.—C'est dégoûtant ; on devrait faire payer au poids.

Le gros monsieur (d'un air dédaigneux).—C'est vous qui seriez à plaindre. Les chars ne prendraient pas la peine d'arrêter pour vous.

POURQUOI N'EST-CE PAS TOUJOURS AINSI ?

Le général anglais sir William Napier rencontra un jour, sur le bord d'une grande route, une petite fille de cinq ans tout en larmes. Elle avait cassé la cruche d'eau qu'elle portait à sa mère, et n'osait plus rentrer de peur d'être grondée.

Le général s'arrêta et lui dit :

—Console-toi, mon enfant ; voici de quoi acheter deux cruches au lieu d'une.

La petite fille, toute réjouie, tendait la main : rien ne venait.

Le général fouilla dans une poche, puis dans l'autre. Il avait oublié sa bourse.

—Ecoute bien, mon enfant : reviens ici demain, à la même heure. Je t'apporterai le chelin que je t'ai promis.

En rentrant chez lui, le général trouve une invitation à dîner pour le lendemain chez un grand personnage. Il hésite. Il n'y avait pas moyen d'arranger les deux courses ; il se décide à écrire au ministre qu'il a pris un engagement auquel il a promis de ne pas manquer.

—Je n'aurais jamais eu le courage, disait-il, de tromper l'attente de ma petite inconnue. Elle avait l'air si convaincue que je lui tiendrais ma parole ! et je l'ai tenue.

SUR JOHN THOMPSON A ST. VINCENT DE PAUL

—Pourquoi es-tu ici, toi, dit le Ministre de la Justice à un prisonnier.

Le prisonnier.—C'est presque incompréhensible. Vous savez, je suis artiste de mon métier et j'ai pris quelques portraits.

Le Ministre.—Mais ce n'est pas un crime d'être photographe.

Le prisonnier.—Pardon, monsieur, mais c'est des portraits à l'huile que j'ai pris.

Le cerveau de l'homme ne possède que quelques idées, sa voix quelques notes, son écriture quelques caractères ; mais grâce aux transpositions, juxtapositions et aux diverses combinaisons de ces éléments, l'homme arrive à une variété illimitée de pensées, de chants et de mots. Sans ce travail, toute la philosophie se bornerait à une sèche et brève nomenclature, toute la musique ne serait que la gamme, et tout l'art de la typographie ne produirait qu'un simple alphabet.

Les chats caressent pour égratigner, et les hommes égratignent pour se faire caresser.